

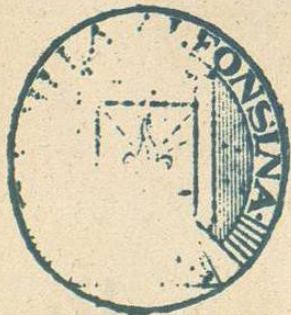
DT 351

579

1890



Biblioteca Universitaria
Copias Almacenadas



BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

LETTRE-PRÉFACE

A

SIR WILLIAM MACKINNON

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SECOURS

Mon cher Sir William,

Ce livre, que j'ai le très grand plaisir de vous dédier, est le récit de ce qu'a fait et souffert la « Mission de secours » transformée en « Mission de délivrance ». C'est le rapport officiel, le fidèle compte rendu des allées et venues de l'expédition que vous et le Comité aviez confiée à mes soins.

Je n'ai malheureusement pu effectuer tout ce que je brûlais d'accomplir quand je quittai l'Angleterre en janvier 1887 : l'affaissement complet du gouvernement de l'Equatoria jeta sur mes bras tant de vieillards et de malades à charroyer dans les hamacs, tant de gens faibles et débiles, tant de femmes et d'enfants, que notre petite colonne de soldats éprouvés devint un train d'ambulanciers auxquels toute aventure était interdite. Le gouverneur, à moitié aveugle, emportait de nombreux bagages ; Casati était dans l'impossibilité de marcher ; 90 pour 100 des émigrants ne valaient guère mieux. A moins de sacrifier notre tâche sacrée, le but de notre expédition, nous ne pouvions dévier, ni à droite, ni à gauche, de la route la plus directe vers l'océan.

Vous qui, pendant une carrière si longue et si variée, avez

gardé votre foi profonde au Dieu des chrétiens, vous qui avez témoigné devant les hommes de votre pieuse gratitude pour toutes les bénédictions descendues d'en haut, vous comprendrez mieux que beaucoup d'autres les sentiments qui m'animent quand je me retrouve sur une terre civilisée, en pleine vie et en pleine santé, après avoir traversé tant d'orages et de périls. Contraint, à mes heures les plus sombres, d'avouer humblement que je ne pouvais rien sans l'aide de Dieu, je pris, au milieu des vastes solitudes de la forêt, l'engagement solennel de confesser hautement que je dois tout à son secours.... Il était minuit; un silence de mort m'environnait. Affaibli par la maladie, brisé par la fatigue, l'anxiété me dévorait plus encore. Où chercher ces compagnons blancs et noirs dont le sort nous était un mystère? Du plus profond de cette détresse mentale et physique, je suppliai Dieu de me les rendre. Neuf heures après, une joie délirante nous envahissait : notre étendard rouge et son croissant apparaissaient au loin, et, sous ses plis flottants, la colonne si longtemps absente!

Autre exemple. A notre sortie de la région des forêts, après des épreuves telles, que dans toutes les annales des voyages au Continent Noir il n'en est pas de semblables, nous approchions du pays où Emin Pacha, mon gouverneur « idéal », était, disait-on, cerné de toutes parts. Tout ce que nous apprenions des naturels qu'avaient capturés les éclaireurs nous présageait de terribles rencontres avec des multitudes sur le nombre et les forces desquelles nul n'aurait pu donner de renseignements intelligibles. Un peu plus loin, en effet, les habitants de l'Oundoussouma voulurent s'opposer à notre passage; par milliers et dix milliers ils fourmillaient sur les collines; le sol des vallées disparaissait sous les troupes de leurs guerriers. Nous ignorions ce qu'étaient ces peuplades et jusqu'où s'étendait leur district; comment ne pas penser que leurs légions, peut-être, bloquaient aussi la voie de l'Ouest à « notre » Pacha! Si avec 4000 soldats il criait au secours, que pouvait faire mon petit contingent de 175 fusils! La nuit précédente j'avais lu dans ma Bible l'exhortation de Moïse à Josué : « Fortifie-toi,

ne crains point et ne sois pas effrayé, car l'Éternel, ton Dieu, est celui qui marche devant toi; il ne te délaissera point et ne t'abandonnera point ». Fut-ce l'effet de ces nobles paroles? une voix me les redit-elle? je ne sais, mais il me sembla les entendre. Le lendemain matin, Mazamboni commandait à son peuple de nous courir sus et de nous exterminer, mais il n'y eut pas un lâche dans notre petite troupe, tandis que la veille, voyant quatre des nôtres prendre la fuite devant un seul noir, je m'étais amèrement écrié : « Et voilà la canaille avec laquelle il faut m'ouvrir une route jusqu'à Emin Pacha! »

Et encore! En décembre 1888, entre le confluent de l'Ihourou et du Doui, 150 de nos plus solides marcheurs avaient été dépêchés en quête de vivres; une semaine s'écoula et ils ne reparaissaient point. Pendant leur absence, nos 150 porteurs, les femmes et les enfants restèrent sans autre nourriture que la tasse quotidienne de bouillon clair — de l'eau chaude, un tout petit morceau de beurre, un peu de lait condensé, une pincée de farine — par laquelle on essayait d'éloigner la mort le plus longtemps possible. Nos fourrageurs marchant presque au hasard s'étaient-ils laissé surprendre par les nains? Je partis avec 66 hommes, accompagnés des moins faibles de leurs familles; plus actifs que les autres, ils avaient su ajouter à leur maigre potage des baies de phrynium et d'amome, des champignons trouvés dans les lieux humides, et, quoique fort amaigris, ils conservaient encore quelque vigueur. Nous laissions au camp 51 porteurs avec le reste de la caravane, et dans une misère telle, que si le secours n'arrivait pas, leur mort n'était plus qu'une question d'heures. Je les remis à la garde d'un blanc et de 13 soldats, munis pour dix jours de toutes nos ressources en fait de vivres. Nous n'emportions absolument rien, comptant pour nous sustenter sur les fruits sauvages qu'on pourrait cueillir en route. Dans l'après-midi nous passâmes à côté de cadavres à divers degrés de décomposition. La vue des morts et des mourants m'avait enlevé toutes mes forces : je me sentais anéanti.

Au bivouac de la nuit, la faim et la souffrance paralysaient tous mes hommes; le désespoir les accablait; ce fut pour moi une sorte de consolation de n'entendre ni murmures, ni reproches, de ne surprendre aucun signe de révolte. Nul bruit ne venait me distraire de mes affreuses préoccupations. L'horreur de la forêt, le silence de la nature s'abattaient sur moi; tout sommeil était impossible. Mes pensées s'arrêtèrent sur les nombreux manquements qui avaient causé tant de misères et d'anxiété. « Gens de col raide, rebelles incorrigibles, dont l'animalité et la brutalité font sans cesse explosion! Leur naturel insouciant, leurs oublis continuels, leurs promesses toujours enfreintes m'ont déjà causé plus de soucis, m'ont déjà tué plus d'hommes que les javelots et les flèches des sauvages! Ah! si je les retrouve enfin.... » La menace commencée expira sur mes lèvres, le souvenir me traversa l'esprit des cadavres couchés le long du sentier, des moribonds laissés au camp, des affamés qui m'entouraient; de ces 150 hommes que nous allions chercher, perdus pour toujours, peut-être, dans la lugubre forêt, ou attaqués par les pygmées féroces. — Serez-vous surpris que la naturelle dureté de mon cœur finit par s'amollir? bientôt il me fut possible de remettre notre sort entre les mains de Celui qui, seul, pouvait nous secourir! Le lendemain matin, une demi-heure à peine après notre mise en marche, nous rencontrons l'escouade; sains, saufs, déjà tout ragaillardis, ils portaient, pour le moins, quatre tonnes de superbes bananes. Imaginez les cris de joie que poussèrent mes gens! Comme ils se jetèrent sur la provende! Avec quel empressement s'allumèrent les feux pour la rôtir, la bouillir, l'étuver! Puis, la première faim apaisée, nous retournâmes à toutes jambes rendre la vie aux malheureux restés avec Bonny.

En me remémorant les épisodes terribles de notre voyage, les circonstances où, pendant ces courses errantes à travers la lugubre forêt vierge, l'épaisseur d'un cheveu nous sépara des plus effroyables catastrophes, je ne puis attribuer notre salut qu'à la miséricordieuse Providence; elle nous a sauvés, peut-

être pour quelque dessein que nous ne connaissons pas encore. A ce triste bivouac entre le Doui et l'Ihourou, toutes les armées et les armements de l'Europe n'eussent pu nous aider! Des centaines d'explorateurs n'eussent pas réussi à suivre nos traces jusqu'à la scène de la dernière lutte, et, s'approfondissant sans cesse comme l'oubli, une couche d'humus recouvrirait nos cadavres, perdus au milieu des solitudes inviolées.

C'est dans cet esprit d'humilité et de gratitude que j'entreprends le récit de notre expédition depuis la naissance même du projet jusqu'au moment où le vaste océan Indien, pur et bleu comme le ciel, se déroula devant nos yeux et que je m'écriai : « Là! Pacha! Nous sommes arrivés! »

Ce que le public avait le droit de connaître, cela je l'ai écrit; mais il y a des choses qui ne sont pas pour le vulgaire cynique, hargneux, sceptique. Ceci, je l'écris pour vous et pour vos amis, pour ceux qui veulent que la lumière se fasse sur le Continent Noir, pour ceux qui s'intéressent à l'humanité.

Ma règle de conduite a été, est et sera, j'espère, qu'il faut agir bien, penser juste, parler vrai, se laisser toujours guider par le meilleur motif. Quand une mission m'est confiée, quand ma conscience la trouve utile et noble, je veux consacrer mes meilleures forces à l'exécuter, suivant la lettre et conformément à l'esprit. Je porte en moi une loi à laquelle il me faut obéir. Si celui qui partage ma tâche prouve, par sa conduite et par ses actions, que cette loi est aussi la sienne, celui-là, je le reconnais pour mon frère. C'est donc avec une joie entière que je rends hommage aux inappréciables services de mes amis Stairs, Nelson, Jephson et Parke, quatre hommes dont le dévouement à de nombreux devoirs a été aussi parfait que le permet notre humaine nature. Une épitaphe ne saurait, dit-on, être écrite avant que le mort soit couché dans la tombe : aussi, pendant ce long voyage, ai-je rarement écrit combien j'appréciais l'obéissance prompte et gaie de Stairs, la sérieuse ardeur de Jephson, les qualités militaires du brave